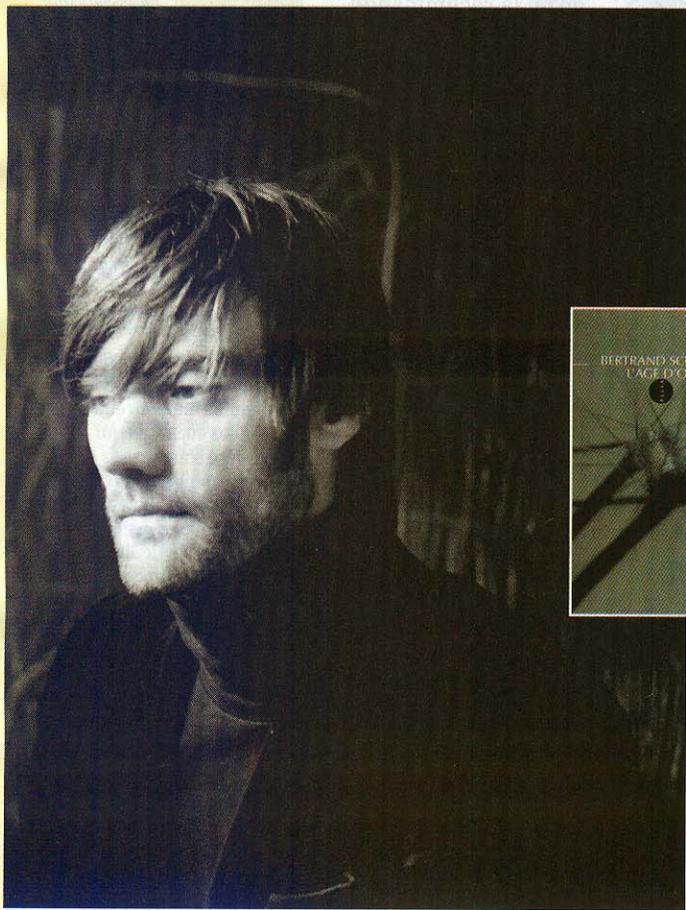


Poudre de mémoire

Un premier roman poétique et vagabond dans un Paris éclaté, échappé d'un autre temps, que BERTRAND SCHEFER tente de reconstituer.



tout d'abord jamais vraiment où l'on est ni de quel nouveau regard il s'agit alors d'épouser la forme. A nous de nous frayer un chemin, entre les quelque part et les je me souviens, comme des proies actives et consentantes au sentiment de perte que dessine le texte. Cette vision kaléidoscopique réorganise autant la ville (les bars, les fêtes, les coups d'une nuit, l'errance) qu'une mémoire, selon une esthétique du hasard, de la chance née du chaos, chère aux surréalistes.

Et c'est tout naturellement que viennent sonner à nos oreilles les noms de Rilke ou, plus proche de nous, Modiano. *"Tu ne peux pas rester les bras ballants sans rien faire, à vivre dans un monde coupé des réalités"*, reproche un "elle" à un "il". C'est évidemment ce droit à la rêverie non productive, à l'inertie bienheureuse, que défend le texte. La vie de bohème, souvenez-vous. Le vagabondage forcé. C'est

On pense à Musset, et son adage quelque peu éventé *"Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux"*, en découvrant ce premier roman au charme désuet, piqué de rêve et de nostalgie. *L'Age d'or* possède l'aura d'une vieille photo aux bords jaunies, la texture d'une voix grésillante sur 78t. Aussi ne pourra-t-on s'empêcher de se demander si Bertrand Schefer a composé ce court texte à la manière d'une pure anachronie, fidèle tentacule d'époques révolues - parfums mêlés de début de siècle, des Années folles, des films de Bresson, de la fin des années 70. Ou si, porteur de ce patrimoine poétique, son seul souci sera de le confronter au monde contemporain, pour mieux parler de notre temps ?

L'Age d'or s'offre sous une forme fragmentaire, écrit au fil de la plume, dirait-on. Texte-puzzle, il affectionne les ruptures, les ellipses, l'arbitraire sensitif. Des prénoms qui ne sont pas tout à fait des personnages se croisent et se décroisent dans une ville de carte postale (la Seine, Belleville, Montmartre, comme autant de clichés que l'auteur fait s'entrechoquer). Mais aussi en province (Troyes, Poitiers, Dieppe), dans les trains, à Londres. On ne sait

le plus beau et le plus irritant du roman. Beau, quand *"je me suis retrouvé projeté dans les rues vides de l'été. J'ai traversé la ville en surface, suivant la ligne de métro à l'air libre et comptant chaque station. J'ai marché sous le soleil vers un centre imaginaire sans pouvoir m'arrêter. J'ai vu les vitres enflammées du Louvre qui n'étaient plus réelles, mais seulement un souvenir écrit par d'autres. Où est Rilke ? Où est Nerval ? Où est mon enfance perdue dans le temps ?"* Mais irritant, quand l'auteur se gargarise d'antagonismes tarte à la crème, opposant Marx, Lautréamont et Delacroix à *Auto Moto Magazine* (on voudrait lui souffler que la beaufitude n'a pas d'âge) et aux vendeuses qui se *"contorsionnent pour disposer des étiquettes vertigineuses devant des chaussures de sport exposées comme des idoles sur des socles en Plexiglas"*.

Au fond, Schefer se fiche pas mal de notre époque telle qu'elle va. Il lui plaît à lui de faire miroiter sa subjectivité complexe, nourrie aux Anciens, sur le monde. Et il n'est jamais trop tard pour cela.

Emily Barnett

L'Age d'or (Allia), 92 pages, 6,10 €. Lire extrait dans notre supplément Rentrée littéraire.